

Les crêpes du béarnais

Autor(en): **Dourliac, Arthur**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 21

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISANT

A PORRENTUUY



N° 21

Supplément du Dimanche 22 mai

1904

LES CRÊPES DU BÉARNAIS

C'était le Mardi-Gras de l'an de grâce 1563.

Un gros garçon à la mine franche et ouverte, à l'air vil et décidé, longeait les boutiques de la rue Saint-Honoré, s'arrêtant tantôt pour regarder passer quelques masques, tantôt pour humer l'odeur qui montait des cuisines et qui semblait fort réjouir son odorat.

Mais, après chacune de ces stations, il se retournait avec inquiétude, et, relevant le collet de son manteau, rabattant son feutre sur ses yeux, comme un coureur de nuit, il reprenait sa marche interrompue, sans paraître se soucier le moins du monde de la neige qui poudrait ses vêtements et craquait sous son talon, de la brise glacée qui mordait ses doigts malgré ses gants de peau de daim, et piquait ses joues comme une pelote d'épingles.

Les masques étaient rares, chassés sans doute par l'âpre vent du nord qui balayait les rues de la capitale ; le jeune garçon désappointé, maudissait tout bas la couardise de ces Parisiens qui craignaient d'attraper des engelures.

A la fin, n'y tenant plus :

— Ventre Saint-Grise ! jura-t-il, avec l'aplomb d'un soldat aux Gardes, c'était bien la peine de m'échapper du Louvre, au risque des étrivières que me réserve madame ma mère ! Voilà un joli spectacle et qui remplace bien mon diner perdu !

Ce mot diner raviva les tiraillements de l'estomac du jeune promeneur, et déjà il pesait mentalement le désagrément de la correction maternelle, comparé à celui de rester à jeun, quand, par le soupirail d'une boutique bien close, il aperçut un gamin d'une dizaine d'années, tout seul au milieu de la cuisine, confectionnant des crêpes et les administrant avec une satisfaction visible.

Ce tableau lui arracha une exclamation d'envie.

Le cuisinier amateur leva les yeux, et souriant à la figure réjouie et collée aux barreaux.

— Tu en voudrais ? dit-il.

— Je crois bien ?

— Tu n'es pas dégoûté ! Elles sont fameusement bonnes, va !

Et il versa une cuillère de pâte dans la poêle qu'il remit sur le feu.

Puis détachant avec son couteau les bords de la crêpe :

— Hop ! dit-il en la faisant sauter jusqu'au plafond.

Le jeune garçon, du dehors, suivait ces diverses opérations avec un intérêt visible.

— Là ! voilà qui est fait, dit l'autre en faisant glisser son chef-d'œuvre sur une assiette. Votre seigneurie vent-elle souper avec moi ?

— Oh ! oui. Mais tu es donc seul ?

— Oui, mes patrons sont allés diner en ville et je suis maître ici comme un roi dans son Louvre.

Un instant après les deux garçons étaient attablés face à face.

— Tu n'as donc pas diné ? interrogea l'apprenti, admirant le robuste appétit de son convive.

— Non, je me suis sauvé pour me promener...

— Où demeures-tu ?

— Là !

Et il désignait la masse sombre du palais.

— Au Louvre ! On doit pourtant bien diner chez le roi ?

— Peuh ! j'aime mieux mes gâteaux du Béarn... ou les crêpes.

— Tu es un drôle de corps ! Comment t'appelles-tu ?

— Henri de Navarre.

C'était en effet le jeune prince, venu à la cour de France avec Jeanne d'Albret et Antoine de Bourbon.

Il avait beaucoup plu à Henri II.

— Veux-tu être mon fils ? lui avait demandé ce dernier.

— C'est celui-là qui est mon père, avait répliqué le Béarnais, en désignant le roi de Navarre.

— Et mon gendre ?

— Voyons la fille.

Et sur la présentation de Mme Marguerite de Valois, alors âgée de sept ans :

— Oui, bien, avait daigné répondre le futur Henri IV, au grand amusement des parents.

Mais, malgré le charme de la jeune princesse, l'étiquette et le cérémonial ennuyaient fort le pauvre Henriot, habitué à courir librement dans ses montagnes ; aussi avait-il profité du dernier moment d'inattention pour s'échapper du palais et aller vagabonder par la ville.

Avec la familiarité de leur âge, le prince et le jeune apprenti, qui se nommait René Langlois, causèrent et mangèrent à qui mieux mieux, en riant de bon cœur de leur épuisée.

En se séparant :

— Tu m'as donné un bon souper, dit Henri, je ne l'oublierai pas, et, quand je serai roi je te rendrai la pareille.

L'histoire ne dit pas comment le futur vainqueur d'Ivry fut reçu à sa rentrée au Louvre, ni ce qu'il advint au maître Langlois, lorsque son patron trouva la huche vidée.

Trente ans se sont écoulés.

Henri de Navarre, devenu Henri IV, guerroyait pour conquérir son royaume, et assiégeait sa bonne ville de Paris laquelle se comporte de telle façon à son endroit qu'elle ne mérite guère ce titre.

René Langlois le petit apprenti, est devenu un gros bourgeois échevin de ladite ville et des plus enragés parmi les Ligueurs.

C'était le Mardi-Gras de l'année 1594, mais nul ne songe à le fêter, Paris est aux abois ; il n'y a plus ni pain ni viande, ni farine, sauf celle que l'on essaye de faire avec les os des morts... et qui conduit nombre de vivants au cimetière.

Dans la salle basse de sa demeure, maître Langlois, entouré de sa famille, prend le triste repas du soir : quelques fèves bouillies, seul luxe que l'on puisse se permettre, et que le petit apprenti, assis au bas-bout de la table assaisonne de quolibets le Béarnais, sans réussir à amener un sourire sur les lèvres du père dont le regard sombre va alternativement de sa fille pâle et amaigrie à son dernier né, pleurant dans les bras de sa mère.

— Maudit soit ce roi sans entrailles qui bientôt ne régnera plus que sur des cadavres, gronda-t-il sourdement. Soudain, on frappe à la porte.

— Va voir, Jules, dit le patron ; sans doute quelque malheureux affamé.

— Mais, non, maître ! s'écrie le gamin, voyez donc.

Et il introduisit un farinier portant un sac sur son dos.

— Qu'est-ce que cela ? interroge le digne bourgeois étonné.

— C'est de la farine pour faire des crêpes, maître Langlois, répond l'étranger avec un fort accent gascon.

A ce mot de crêpes, les enfants eurent de grands yeux brillants de convoitise et le jeune apprenti fit joyeusement sauter son bonnet.

— De la farine ! Et de quelle part ?

— De la mienne, donc...

Et, rejetant son large chapeau, le farinier découvre des traits fins et spirituels, encadrés d'une barbe grise...

— Tu ne me reconnais pas, compère ? Tu m'as pourtant donné à souper, quand nous n'étions pas plus hauts que ce gamin-là. Je t'avais promis de te rendre la pareille, et Ventre-Saint-Gris ! je tiens parole !

— Le roi de Navarre !

— Non, le roi de France, qui vient dîner avec un bon Français. Tu ne m'aimes pas, compère ; mais tu aimes ta patrie et tu as combattu de toutes tes forces les prétentions de l'Espagne. Touche donc là et buvons à la réconciliation de tous les braves gens.

Maître Langlois abasourdi, se laisse prendre la main, tandis que femme et enfants contemplent avec plus de curiosité que d'effroi ce jovial Henri qu'on leur dépeignait si féroce.

— Voilà la farine et voici les œufs si je n'ai pas fait d'omelette, dit-il en les sortant de ses poches. Tu vois que je n'ai pas oublié la recette, compère ; et si dame Langlois est aussi habile cuisinière que toi, je vais faire un vrai repas de roi, car je m'invite, à moins que vous ne me mettiez à la porte.

Ce diable de Béarnais montre une si franche bonhomie, une gaieté si communicative, une si pleine confiance, que les fronts se dérident, les langues se délient et que la tristesse disparaît comme par enchantement.

Le roi complimente la ménagère, sourit à la jeune fille, embrasse les marmots qui grimpent familièrement sur ses genoux et tirent sa barbe grise.

Des ennemis qui l'entourent, des dangers qu'il brave, il n'a nul souci et semble un bon père au milieu de ses enfants.

— A table ! dit-il gaiement quand dame Langlois a déposé le plat fumant sur la nappe blanche, et mangeons sans remords car, personne ne mourra de faim cette nuit. J'ai fait distribuer des vivres à tous les Parisiens, car Ventre-Saint-Gris ! je suis comme la vraie mère de Salomon, j'aime mieux n'avoir point Paris que de l'avoir en lambeaux....

Quand il quitte ses hôtes, des farouches Ligueurs de la veille, il ne reste plus rien ; en un tour de main le bon roi a gagné tous les cœurs, et ce sont deux amis qui s'embrassent cordialement, sur le seuil de la porte comme trente ans auparavant.

Et le 22 mars suivant maître René Langlois et deux autres échevins, rassemblant leurs parents et amis, chassèrent les Espagnols et s'emparèrent de la porte Saint-Honoré par laquelle le roi fit son entrée.

En passant devant la boutique du digne bourgeois, le Béarnais arrêta son cheval.

Ventre-Saint-Gris ! dit-il avec un fin sourire, la première fois que je goûtais tes crêpes je ne songeais guère que je préparais mon entrée dans ma capitale.

Arthur DOURLIAC.

❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁ VARIÉTÉ ❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁

A dire très vite

Quand un cordier cordant veut accorder sa corde, pour sa corde accorder, trois cordons il accorde, et si l'un des cordons de la corde décorde, le cordon décordant fait décorde la corde.